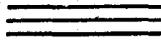


Du sens primitif de l'antique et célèbre figure divinatoire des taoïstes chinois et japonais (Sien T'ien)

par M. Florent MORTIER

Jusqu'ici le cadran taoïste fameux des figures rectilignes est resté muet sur sa signification première. Son symbolisme connu de tous fit oublier les recherches sur son sens original. La simplicité du tableau attira l'attention de peu de chercheurs. On se contenta de redire de siècle en siècle ce que la divination lui attribuait sans rapport avec le tracé de la figure. Nous voudrions consacrer quelques lignes à cette étude pleine d'intérêt.



Les lignes horizontales tracées ci-dessus signifient trois dans la numération écrite chinoise ordinaire. Elles se prononcent san. Pour exprimer l'idée de quantité l'homme a recours aux mots, aux gestes et aux signes dessinés sur la matière. Les dix doigts des mains et les douze phalanges de chacune d'elles servent à désigner des nombres. Les pouces pivotant se portent sur les phalanges et marquent la numération. Mais bientôt on voulut conserver la trace des nombres ; dès lors on employa les objets les plus divers : les brindilles, les baguettes, les cailloux, les pois, les cauris, les cordelettes et les boules, etc.

On inscrivit des traits, on marquait des points sur le sol, l'argile, la pierre dure, l'écorce des arbres. Le trait vertical ou horizontal semble le graphisme le plus expressif et le plus fréquent pour signifier les nombres.

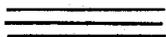
De nos jours même le lettré autant que l'illettré a recours en certaines circonstances à ce simple procédé. Toutefois le trait a l'inconvénient de devoir se répéter démesurément quand il s'agit de nombres importants.

On chercha d'abord à grouper les signes, par cinq par exemple pour la facilité de la lecture.

On choisit certaines figures qui remplaçaient plusieurs traits. Ainsi le V, qui rappelle l'index et le pouce, signifiait le nombre cinq. Autour de cinq se fit un groupement pour signifier quatre IV, six VI, sept VII et huit VIII. Il en fut de même pour dix. Nous trouvons ainsi les chiffres employés à Rome.

Les Chinois marquaient les quantités par des traits horizontaux ; ils se servaient aussi de cordelettes comme les Péruviens. Ces cordelettes portaient des nœuds. Ces nœuds sont encore dessinés dans les lignes coupées des pa koua dont il sera question, quand ceux-ci sont reproduits sur les potteries et les faïences.

La numération écrite chinoise débute par des chiffres rectilignes pour 1 —, pour 2 ==, pour 3 ===. Ils se prononcent respectivement: i, eul, san. A partir de quatre, la numération par ligne horizontale est abandonnée et nous trouvons des idéogrammes plus compliqués dans lesquels disparaît la simple image du nombre.

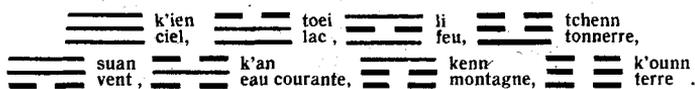


Les lignes ci-dessus constituent un symbole qui signifie en Chine le ciel. L'image se prononce k'ien ou t'ien.

La figure fait partie d'une série de huit symboles que toute la Chine connaît depuis la haute antiquité. Le ciel qui, selon l'opinion chinoise, donnait aux empereurs par des signes visibles de sages indications pour la conduite de l'Etat, les aurait révélés à Fouhi, le légendaire premier monarque. Une chronologie, qui n'est pas définitive, place sa vie entre les années 4477 - 4363 avant notre ère.

Fouhi passe pour avoir inventé un système d'entailles de gravure ou d'écriture afin de garder la mémoire des événements passés.

Un cheval-marin étant sorti du Fleuve Jaune, Fouhi traça les huit trigrammes à l'instar des figures que ce monstre portait sur le dos. Ces trigrammes portent le nom de huit pronostics - Pa-Koua. Ce sont :



L'empereur Chenn-noung (-3217-3078) aurait multiplié les huit trigrammes jusqu'au nombre de soixante-quatre. On arrive à ce nombre en combinant chaque trigramme en question avec chacun des autres et en constituant ainsi soixante-quatre hexagrammes ou doubles trigrammes.

L'empereur Hoang-ti (-2697-2598) vit à son tour sortir du Fleuve Jaune un animal mystérieux. C'était une énorme tortue, elle portait sur le dos un dessin que l'empereur copia.

Plus tard le régent Yu, qui devint empereur (-2223-2206), lut un dessin sur le dos d'une tortue sortant de la rivière Lao au Chansi.

Yu remarqua des nombres sur la carapace de l'animal et en déduisit un système qui servit à la résolution des doutes. Cette méthode de

divination est perdue. Le Koung-man-koua dit: « Au temps, où Fouhi « régnait sur l'empire, un dragon-cheval étant sorti du Fleuve Jaune, « Fouhi tira ses huit diagrammes pronostics des dessins que cet animal « portait sur son dos. Le Ciel concéda à Yu une tortue céleste qui sortit des « eaux de la Lao et qui montrait sur son dos la figure des nombres « jusqu'à neuf».

Vers l'an 1145 avant notre ère le duc Tchang de Tcheou tira des Pa-koua un système de divination. Ayant été mis en prison à You-li pour critiques à l'adresse de l'empereur, il y eut le loisir d'étudier le sens des combinaisons. Celles-ci font l'objet du livre des mutations, le I-King, que Confucius nous laissa. C'est un des livres canoniques de la Chine. Il fut commenté par Tan duc de Tcheou, fils de Tchang. De nombreux commentaires ont vu le jour au cours des siècles. Aujourd'hui encore le livre n'a pas perdu sa grande popularité. Les soixante-quatre hexagrammes donnent lieu, par le sort, à des pronostics que le peuple, autant que les grands et les gouvernements de Chine et du Japon, met à profit à l'effet de découvrir une direction sûre dans les cas douteux de la vie. Chaque koa, ou signe, porte un nom qui est étranger à la figure, celle-ci ne donnant aucune représentation approximative de la chose qu'elle signifie.

Mais voici comment on se sert des figures pronostiques. On dispose d'un nombre de brins d'achillée ou de mille-feuilles et on en tire des brins pour en constituer un trigramme. Ensuite on compose un second trigramme: les deux ensemble font un hexagramme qui portera un nom sans importance pour la divination. Dans le I-King on cherche la double figure ou l'hexagramme. Un texte bref donne une explication plus ou moins appropriée au nom. Puis suivent des phrases, qui avec le titre ont une relation souvent imaginaire. Le duc Tan ajouta à chaque ligne de l'hexagramme une explication qui nous échappe mais qui sans doute dans l'esprit de l'auteur eut quelque sens plausible.

Remarquons que le second trigramme tiré au sort, modifie le premier et fixe le sens faste ou néfaste de l'hexagramme. Prenons l'hexagramme signifiant eau, liquide sur eau. Il s'appelle k'an: puits, fosse. Le texte du duc Tchang dira, eau sur eau, danger sur danger. L'homme dévoué peut y échapper. Soyez ferme et constant dans le péril. Mais le texte linéaire de Tan ajoutera, en lisant de bas en haut: 1. ligne brisée: fosse, péril; 2. ligne continue: dans le danger il y aura quelque avantage; 3. ligne brisée: fosse sur fosse, c'est danger sur danger, c'est partie perdue; 4. ligne brisée: s'il y a des vivres, s'il trouve une issue, il pourra être sauvé; 5. ligne continue: la fosse n'étant pas pleine s'il se modère la situation pourra s'améliorer; 6. ligne brisée: s'il est lié avec des cordes il est empêtré dans les ronces durant trois ans et n'aura aucun succès. C'est néfaste. On pourra cependant recommencer plus tard.

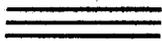
Certes les lignes brisées et les lignes continues révèlent au devin une alternance de bonheur ou de malheur. Il ne manquera pas d'en tirer un enseignement idoine pour la conduite de son client.

Nous croyons que derrière le sens symbolique de divination des lignes continues et brisées, se cache une signification plus ancienne, primitive et plus réaliste.

Au cours des siècles la légende n'a jamais cessé de revendiquer pour Fouhi la paternité des Pakoua.

Les dessins et les figures folkloriques traditionnels que le dessinateur, d'ailleurs souvent illettré des villages, reproduit scrupuleusement, représentent l'empereur Fouhi sous l'aspect d'un homme barbu de la préhistoire et vêtu seulement d'une abondante ceinture de feuillage. Il est assis au bord du Fleuve Jaune et tient dans la main gauche le disque de l'élément masculin et féminin, positif et négatif dont nous parlerons plus loin. Son regard est fixé sur le fleuve, d'où sort le cheval-marin, portant sur le dos les huit tracés emblématiques.

D'autres fois l'empereur légendaire est assis couvert du large manteau de paille familier aux paysans chinois au temps de la pluie. Il semble méditer sur les huit Koua rangés à ses pieds.



Ces trois lignes font partie, à notre avis, d'une numération écrite binaire des Chinois et signifient sept. Le nombre sept se prononce aujourd'hui ts'i.

Nous avons vu plus haut que ce trigramme et les autres représentent dans la divination de Tchang et de Tan, respectivement : ciel, lac, feu, tonnerre, vent, eau courante, montagne et terre.

Est-ce bien leur premier sens? En effet ces dessins n'ont aucun rapport d'image réelle avec les éléments de la nature en question. D'un autre côté il serait difficile d'y voir une représentation de chiffres antiques chinois du calcul ordinaire.

Passons pour le trigramme avec trois lignes continues. Mais où trouver dans la série des huit Koua l'un et le deux? Dans les figures comptant un ou deux traits continus? Mais trois trigrammes comptent un trait et trois comptent deux traits.

Or Leibnitz, philosophe et mathématicien (1646-1716), venait de découvrir un système binaire quand le missionnaire P. Bouvet S. J. le consulta au sujet du premier sens des Pakoua. Leibnitz tenta une explication en appliquant aux huit Koua le système binaire. C'était une hypothèse qui se trouvait n'être pas exclue et qui paraissait plausible : mais elle demandait quelque confirmation.

Tous savent que le système de numération binaire n'exige que l'emploi de deux caractères pour exprimer tous les nombres : un caractère pour exprimer la valeur ou l'unité, un autre pour indiquer son absence. Ces caractères sont évidemment conventionnels. On pourrait par exemple avoir recours au chiffre 1 et au zéro. Chaque caractère placé à la gauche d'un autre marque dans ce système des unités deux fois plus fortes.

Ainsi un est désigné par 1; deux par 10; trois par 11; quatre par 100; cinq par 101; six par 110; sept par 111; huit par 1.000; neuf par 1.001; dix par 1010.

La ligne entière étant l'unité, la ligne brisée, ou la ligne avec encoche ou noeud étant l'absence de valeur ou zéro, nous donnerons aux pa-koua chinois le sens de numération primitive. Soit :

1 , 2 , 3 , 4 , 5 , 6 , 7 , 0 .

En conclusion on obtient pour les huit signes, les sept nombres premiers et le zéro. L'absence de valeur ou le zéro est marqué aujourd'hui en chinois par un caractère déjà tardif prononcé ling, et tracé par treize traits signifiant : pluie douce, le reste, le restant.

Habitué dès notre plus jeune âge à manier les chiffres que les maîtres ont confiés à notre mémoire, nous ne nous rendons pas compte de l'effort intellectuel des primitifs et des inventeurs du calcul pour donner, chacun dans son milieu, l'expression sensible et durable aux idées de valeur ou de non-valeur. Rappelons que les romains exprimaient le zéro par un cercle ouvert .

On aura remarqué que les trigrammes se lisent de bas en haut. Des hexagrammes se forment de deux trigrammes superposés, ou de six lignes qu'on lira aussi de bas en haut. Ces figures sont dans le livre très ancien I-King.

L'hexagramme Kan portant eau sur eau,  serait en réalité

deux plus seize, égal dix-huit; c'est-à-dire le numéro dix-huit au lieu du numéro vingt-neuf dans le numérotage actuel du I-King.

Ce numéro pourrait par son tracé donner lieu au même commentaire global. Toutefois le commentaire tardif et très imaginatif du duc Tan n'y trouverait pas son application. Ce qui est sans importance pour fixer la signification première des traits.

Bref le numéro rectiligne trois de la numération chinoise ordinaire est le sept de la numération binaire. L'hypothèse paraît fort probable; l'explication du cadran taoïste y apporte une confirmation sérieuse.

Il existe une figure chinoise très ancienne composée de deux éléments : les huit chiffres rectilignes, ou pakoua et un cercle. Ce dernier est divisé en deux parties égales par une ligne courbe en forme de S passant par le point central de la circonférence.



Le cadran taoïste chinois et japonais.

Une partie de celle-ci est en blanc, l'autre en couleur soit noire, soit rouge. Un point blanc s'inscrit dans la partie en couleur ; un point en couleur est dessiné dans la partie blanche. Le symbolisme de la figure est compris universellement : c'est l'action alternante du principe actif, masculin, sur le principe passif, féminin, lesquels sont à l'origine de la production des êtres. Il est entendu cependant que les deux modalités sont soumises à l'influence d'une force primordiale unique. La Chine n'a en effet jamais adopté dans la haute antiquité le dualisme mazdéen. Le Taoïsme, car la figure est taoïste, peut à la rigueur se rapporter au brahmanisme hindou mais non au mazdéisme de l'Iran.

D'aucuns prétendent que le disque, dont il est question ici, ne daterait que de la dynastie des Soung. Remarquons que le cercle est quelquefois remplacé par l'image d'une araignée. Nous savons que l'araignée produit admirablement la toile par dévidage de sa propre substance. Les pakoua sont disposés en figure octogonale autour du disque et rappellent ainsi la disposition de la toile d'araignée. Le cadran tend à représenter, de différentes façons, la production de tous les éléments de l'univers sous l'impulsion du T'ai Ki, principe unique opérant par les deux modalités masculine et féminine : le yang et le ynn.

Le cadran est d'un usage fort fréquent. On le trouve exposé dans les habitations comme un emblème religieux. Il est brodé de fils d'or sur la chape cérémoniale du grand officiant au jour de la célébration de la fête du dieu du ciel. L'expression T'ai-Ki, suprême principe, écrit en caractères chinois, remplace alors quelques fois le disque central.

Enfin le philosophe Laotze (-570 - 490) que les taoïstes célèbrent volontiers comme le patriarche de leur institution, représenté dans son attitude classique, est assis sur un trône et tient en ses mains, devant la poitrine, le vénérable cadran des pakoua.

De la sorte l'iconographie traditionnelle relié à travers les âges, par un symbole commun, deux personnages dont le nom domine l'histoire de la Chine : Fouhi et Laotze.

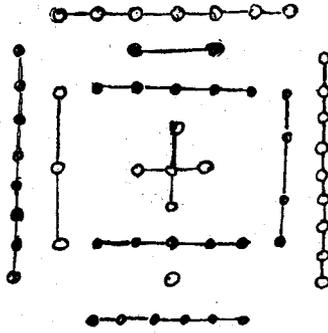
Et cependant la prééminence symbolique du cadran ne met pas à l'ombre le sens numérique de l'emblème. Au contraire c'est en cet endroit que nous découvrons une preuve solide de l'hypothèse. En effet la disposition octogonale des chiffres rectilignes met en évidence le chiffre sept, qui comme le ciel dans le symbolisme, se place en haut de la figure dans le cadran, quand il a sa disposition classique et normale. Au pôle opposé se trouve la terre, représentée par les zéros. A la droite du tableau se dessinent respectivement en descendant de haut en bas les chiffres impairs : 3, 5, 1. A la gauche nous trouvons les chiffres 6, 2, 4. Les chiffres rectilignes se lisent par la base vers le haut. Cette base se trouve sans doute vers le centre de la figure. Si nous additionnons les chiffres écrits l'un vis-à-vis de l'autre, le total donnera sept dans tous les sens. La figure forme une rosace de chiffres sept. Que si même nous comptons les chiffres à partir de la périphérie le résultat est le même alors que les chiffres sont différents. De plus n'oublions pas que le disque central, ou au besoin l'araignée qui le remplace, suggère la multiplication des huit emblèmes par eux mêmes : soit le carré de huit. Le cadran indique dès lors le nombre soixante-quatre, identique au numérotage du livre I-King.

Certes l'explication de numération binaire traduisant les premiers chiffres et la non valeur, le zéro, convient au cadran et sans doute elle seulement.

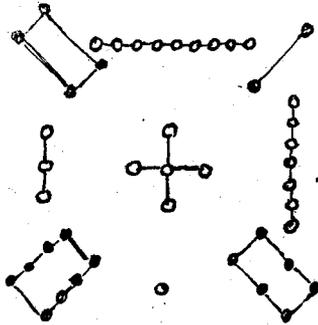
Que le ciel ait révélé aux empereurs un tableau de chiffres n'est pas un cas unique. Nous connaissons un autre tableau du Fleuve Jaune et aussi celui porté sur le dos de la tortue transcendante sortie de la rivière Lao.

Nous reproduisons les deux dessins. Ce sont les chiffres jusqu'à neuf qui sont en cause. La lecture des points ou des boules ne présente aucune difficulté. On dirait des révélations imitées de celles de Fouhi mais avec moins de finesse.

Est-ce le hasard ? Mais il est un écrit chinois fameux : le Houg-Fan. C'est la grande règle donnée par Ki-tzen à l'empereur Ou. Il est inséré dans le Chou King ou Chang-chou, livre des annales conservé par Confucius (K'oung-tzen) (-501-497). Ce chapitre établit neuf nombres sous



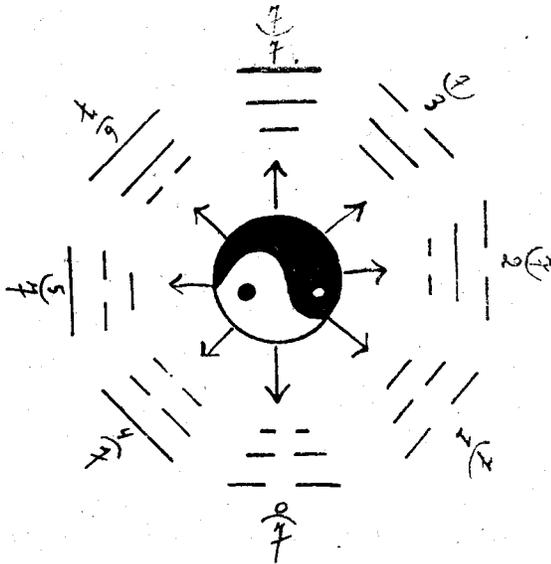
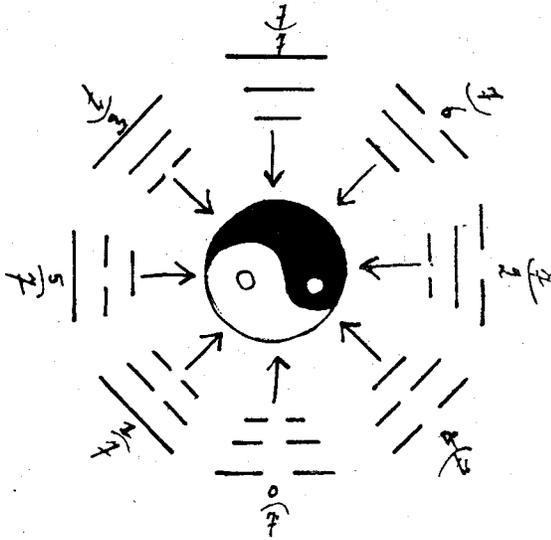
A. Dessin du Fleuve Jaune.



B. Dessin de la rivière Lao.

lesquels se rangent les points principaux de la sagesse des siècles. Ces catégories se suivent dans un ordre quelque peu inattendu et surprenant. Sous le chiffre sept est classée une matière réputée par tous fort obscure. Elle traite de la divination par la tortue et l'achillée. On lit : «Septième point Ki-I solution des doutes. Que votre choix et votre nomination fixent des devins, chargés de la divination par la tortue et l'achillée. «Pluie, serein et temps couvert (y apparaitront d'après) la coupure et le croisement des lignes. Vous y verrez des tchenn et des hoei». Effectivement les tchenn et les hoei sont des combinaisons des pakoua. Pourquoi le «sept» du Houg-Fan est-il mis en rapport avec l'enseignement de la divination et les combinaisons des koua dont le chiffre dominant est le sept ?

Nos carrés, dits magiques, (p.161) cachent pour beaucoup leur symbolisme.



Nous savons qu'ils rappellent par leur chiffres des invocations pieuses et servaient de talismans. Le nombre 15 qu'on obtient dans tous les sens n'est

autre que le nombre correspondant aux lettres hébraïques du nom divin, qu'on s'abstenait de prononcer. On portait le carré sur la poitrine sous les vêtements.

2	9	4
7	5	3
6	1	8

A l'encontre de ces chiffres cabalistiques, les pa koua nous cachent le sens de leurs traits et non leur symbolisme. Nous avons l'espoir d'avoir contribué de quelque manière à retrouver le secret si longtemps perdu.

BIBLIOGRAPHIE

- 1715 YI-KING — Yü chuan chou i che chong. The book of changes of the Chou Dynastie in chinese — with selected commentaries edited by Imperial order by Li-kuang-ti, with preface by Emperor K'ang-Hi. 10 pen in i tao ; large 8vo .
- 1834 YI-KING — Traduit en latin par P. Regis et édité avec notes en latin, par J. Mohl - 2 vol. Stuttgart.
- 1876 YI-KING — or the classic of Changes. Chinese text — with english translation — notes and appendix, by Niae-Clatchic — 8vo , Shanghai.
- 1882 YI-KING — or the classics of Change translated by J. Legge, 8 vo (Sacred books of the East) Hong Kong.
- 1882-3 YI-KING — The oldest book of the chinese : the Y-King and his authors — 2 fasc. T. de la Couperie.
- 1885 YI-KING — ou le livre des changements de la dynastie des Tcheou, 2 vol. in 4^o, Musée Guimet, Paris, traduit pour la première fois du chinois en français par P. Philastre.
- 1887 YI-KING — Le texte originaire du Yi-King. Sa nature et son interprétation. C. de Harlez, Paris.
- 1888 YI-KING — Texte primitif traduit et commenté par C. de Harlezin in 4^o — Bruxelles.
- 1897 YI-KING — traduit d'après les interprètes chinois avec la version mandchoue par C. de Harlez, in 8vo .

- 1905 Textes Historiques. I Tome par Wieger S.J. à Tou-se-wé Zi-ka-wé (Shanghai).
- 1913 CHOU-KING. Études sur les Classiques Chinois (Hong-Fan), Mgr. Hubert Otto. Hongkong (Nazareth).
- 1916 CHOU-KING. Texte chinois; traduction et notes (Houng-Fan), 8^{vo} par Couvreur S. J., Hien-Hien.
- 1936 YI-CHING. A concordance to — in Chinese, in 8^{vo}. br. XXIII-185 p. Harvard. Yen-Ching Institute Sinological.
- 1940 Le symbolisme dans la Céramique chinoise. M. J. I. Van Goitsenhoven. Bulet. Soc. Roy. Belg. d'Anthropologie et préhistoire. Bruxelles.
- 1945 Occultisme et magie en Extrême-Orient. Louis Chochod, Payot-Paris.
- LEIBNITZ — Oeuvres mathématiques-Gérard, Berlin, 1849-1850, 8^{vo}.
-